Homère et le Livre Augmentable : pour une Interface du Traductologue

Marianne Reboul
Labex OBVIL, CRLC, Paris-IV Sorbonne, Paris, France
marianne.reboul@paris-sorbonne.fr

Abstract. Créer une interface en vue d'une analyse philologique des textes conditionne la perception des textes eux-mêmes. Afin de créer une interface adéquate pour la comparaison numérique de traductions, il faut prendre en compte la masse textuelle à disposition et le mode de lecture que nous souhaitons privilégier, spécifique au traitement numérique des textes. Il faut aussi déterminer le type d'utilisateur qui est susceptible de recourir à l'outil et les libertés que nous choisissons de lui laisser. Enfin, si les résultats obtenus restent soumis aux prédicats du concepteur, ils sont susceptibles d'enrichir considérablement l'activité de la philologie critique.

1. Introduction

La publication d'un texte est un acte de communication : la lecture autonome n'existe pas, et le texte est toujours circonscrit par le parti pris de son maître d'œuvre, qu'il s'agisse de l'auteur, de ses ayants-droit, ou de l'éditeur. Nous concevons aujourd'hui le texte comme un ensemble de données indépendant de son support, mais jamais accessible comme tel à l'utilisateur : la mise en forme des données est nécessaire pour la lecture. Ainsi, promettre de restituer par la numérisation la traduction de l'*Odyssée*, par exemple, par Leconte de Lisle, en ne retenant que les données textuelles, est une erreur ou une duperie. Toute mise en forme numérique d'un texte ancien commence par une forme de deuil : nous devons abandonner l'idée que nous pourrons tout conserver. La forme de la communication, voulue ou non par l'auteur, peut être notée, au mieux imitée, au pire travestie. Le texte, avant l'ère des humanités numériques, pouvait être pensé comme un ensemble conceptuel, mais non comme une donnée ontologiquement quantifiable. Pire encore, nous pouvons être tentés de nos jours de considérer le texte comme une entité circonscrite et définissable, sans prendre en compte les états de textes, variables même entre deux rééditions.

Nous ne proposons pas de théorie de l'interface en vue d'études traductologiques. Nous nous attacherons à faire un exposé des problématiques que nous rencontrons au cours de nos recherches. Nous développons un outil de comparaison numérique de rééditions de traductions françaises de l'*Odyssée* d'Homère du XVIIe siècle au XXe siècle. Nous nous attachons spécifiquement dans cet article aux problèmes de conception d'interface pour un tel projet, qui amènent de façon plus large à réfléchir sur la portée philologique des partis pris d'une interface graphique dans un programme d'analyse textuelle. Notre hypothèse est que toutes les étapes du programme doivent être comprises en fonction du ou des utilisateurs au(x)quel(s) le ou les texte(s) s'adresse(nt), et que l'interface conditionne la validité philologique de l'outil de publication. La conception de l'interface utilisateur est conditionnée par la masse textuelle à prendre en compte, quant à sa mise en forme, mais aussi quant aux outils de traitements préexistants. Ensuite, le concepteur doit considérer la marge d'action à laisser à l'utilisateur : quel est le paramétrage algorithmique modifiable depuis l'interface, quelles sont les autorisations, ou quelle est la part de données textuelles accessibles modifiable ? Enfin la manière dont les résultats obtenus sont présentés est le truchement nécessaire de la validité des découvertes philologiques : elle permet de fonder numériquement des assertions, de recenser des phénomènes inouïs qui battent en brèche les partis pris de base et permet une mobilité de la pensée philologique par la mobilité conditionnée du texte.

2. Masse textuelle et choix des paramétrages

La masse textuelle des traductions françaises de l'*Odyssée* que nous avons pu répertorier a été établie à partir des catalogues de la Bibliothèque Nationale de France et de la Bibliothèque Royale de La Haye. Suite à une étude statistique des différents textes, nous avons pu voir se dessiner trois grandes tendances : les traductions érudites, les traductions scolaires et les traductions appartenant à la catégorie des exercices de style. Nous avons choisi

notre corpus en ne sélectionnant que les traductions qui ont été rééditées, partant du principe que si réédition il y avait, c'est que le public auquel la traduction s'adressait était demandeur, et donc que l'aura de la traduction dépassait le cadre privé. Nous avons pu construire un corpus d'environ 150 textes, de longueurs différentes. Sur ces 150 textes, nous avons appliqué un scatter plot en trois dimensions permettant de figurer quels sont les chants, l'*Odyssée* se divisant traditionnellement en vingt-quatre chants, qui ont été les plus traduits. Nous avons retenu les quatre chants les plus traduits, puisque le projet est limité dans le temps, et parce qu'il était remarquable que les quatre chants étaient de loin les plus traduits.

Entendons par interface ce qui permet l'intéraction entre les textes traités par le programme et l'utilisateur. Tout d'abord, les textes ne répondent pas tous aux mêmes normes graphiques, orthographiques et syntaxiques : ils n'apparaîtront pas nécessairement en leur état originel à l'écran. Si les textes sont numérisés, il faut choisir de les moderniser ou non, et s'ils ne le sont pas, il faut effectuer soi-même la numérisation et prendre le parti de moderniser, voire, ce qui est plus problématique, de corriger un texte fautif. Le texte qui sera accessible en interface ne saurait se présenter comme une évidence philologique : il est le fruit d'une modification du concepteur. La figuration du texte à l'écran pose donc un problème de garantie pour le traductologue, mais, contrairement à l'exemplaire papier, peut dépasser la dichotomie de la fidélité à l'original. Nous prenons le parti de moderniser, mais grâce à l'interface graphique nous permettons à l'utilisateur d'avoir accès à différents états de texte. Seuls les textes mis aux normes sont analysés par le programme. Le problème n'est donc pas dépassé, puisque nous prenons le parti de faire figurer d'abord les textes aux normes que nous avons établies, et que nous n'analysons que ces textes, mais il est réduit dans la mesure où on ne laisse pas l'utilisateur dans l'ignorance de la modification textuelle et qu'il peut avoir accès, à tout moment, au texte original. La modernisation du texte n'altère pas la structure syntaxique et nous nous en sommes tenue à une modernisation graphique et orthographique du texte. Nous pouvons donc constater que la conception dans l'œuf de l'interface graphique remet en cause une tradition structuraliste erronée qui vise à montrer le texte comme un ensemble fini, véhiculée par le statisme du livre papier. La mise en interface graphique pour l'utilisateur a donc deux présupposés : d'une part le texte est mobile, et l'utilisateur, en toute honnêteté philologique, doit pouvoir se rendre compte de la force vitale du texte, d'autre part il ne saurait y avoir de visualisation textuelle sans parti pris philologique, qui peut être réduit, signalé mais qui reste indissociable de sa publication. Le potentiel de l'interface graphique est tel qu'elle peut être l'expression de la mobilité du texte, trop souvent mise de côté par le statisme du livre papier.

L'interface pose aussi des problèmes pratiques. Ainsi qu'un livre, elle circonscrit l'accès au texte, non pas par statisme linéaire (la lecture du livre papier est horizontale, puisque le progrès dans le texte implique de tourner des pages) mais par déroulement sur plan et par lien superposable. D'une lecture horizontale, on passe à une lecture à niveaux superposés où l'ordre des éléments appelés n'a pas d'importance et où seul importe l'ordre vertical du déroulement textuel. Un livre papier se lit diachroniquement, tandis que l'interface numérique permet l'affichage du texte sur un plan vertical permettant la superposition d'éléments annexes (n'ayant pas besoin de se situer en bas de page, en fin de chapitre ou en fin d'ouvrage), intégrés au segment concerné.

D'un point de vue pratique, l'interface doit proposer une gestion de l'espace visuel souple : nous devons afficher en vis-à-vis plusieurs textes à l'écran, pouvoir en retirer ou en ajouter librement. Il faut donc prendre en compte le positionnement et le remplacement des différents textes dans l'espace graphique et enfin la quantité d'espace disponible en moyenne pour l'affichage textuel. Ces considérations sont absentes de la publication papier, à l'exception de la gestion d'espace de mise en page, et ses dérivés, comme l'inclusion de notes de bas de page. Un première aporie est que le présupposé d'une facilité de lecture, intrinsèque à notre projet, n'a pas toujours été une évidence, voire a été battu en brèche par certains auteurs. Gracq préconisait l'édition papier où le lecteur devait découper l'ouvrage puisque la lecture devait se mériter. D'autre part, interchanger les textes dans les zones de texte

dynamiques a comme autre présupposé une forme d'éclatement de la lecture. Avec le papier, il est rare que nous superposions deux ouvrages lors de leur lecture, et souvent il s'agira de deux lectures successives par le truchement de la mémoire : l'unité de l'activité de lecture est visuelle et cognitive. Ce n'est pas tout-à-fait le cas ici : interchanger les textes est une superposition des actes de lecture et réduit le champ nécessaire laissé à la mémoire. Enfin, par rapport au livre papier, nous devons pouvoir prendre en compte un support visuel en mouvement, qu'il s'agisse de comparer les textes sur un mobile ou sur un écran de salon. A la souplesse de l'interface correspond la souplesse des potentialités de lecture : le livre papier donne l'assurance de l'immuabilité du support textuel, mais perd les potentialités de lecture qu'offre le programme dynamique que nous développons.

3. Interface Dynamique et Modifications Algorithmiques

La notion de « livre augmentable » suppose non seulement que l'apparat critique de juxtaposition textuelle soit dynamique, mais que le concepteur accorde à l'utilisateur une marge de manœuvre pour une modification des données. Sans parler de crowdsourcing, puisque l'utilisation du logiciel reste pour l'instant locale, nous parlerons de « livre augmentable » dans la mesure où nous entendons laisser à l'utilisateur une marge de liberté de modification des données elles-mêmes.

Deux questions se posent : il faut savoir qui est l'utilisateur et jusqu'à quel point il peut modifier irrémédiablement les données apportées par le logiciel. Dans notre cas, nous pensons concrètement que l'utilisateur est vraisemblablement philologue spécialiste francophone (helléniste ou non). Le spécialiste helléniste francophone, s'il est ouvert aux techniques de son temps, doit pouvoir y accéder avec simplicité. La conception de l'interface est une étape cruciale, puisqu'elle s'adresse la plupart du temps à des néophytes sur le plan de l'informatique, mais à des connaisseurs chevronnés sur le plan philologique. Il faut donc que les modifications possibles soient simples, précises et surtout fondées philologiquement.

Peut-on laisser l'utilisateur modifier les textes traités ? Nous avons choisi de ne pas lui laisser cette marge de manœuvre depuis l'interface, mais nous n'excluons pas de modifier cela par la suite. Pour l'instant, nous procédons comme suit : nous chargeons le texte concerné et traité par l'algorithme dans la JTextArea appelée par l'utilisateur en version non éditable (mais sélectionnable), nous permettons le chargement à tout moment d'un texte traité différent. L'élément de la JTextArea est aligné avec ceux des autres zones de texte. Le texte chargé n'est donc pas modifiable par l'utilisateur. Cela ne semble pas poser de problème philologique dans notre étude car nous proposons conjointement tous les états de texte du passage. Pour le grec, nous n'avons pas encore pu intégrer toutes les leçons des différentes versions du texte, et le texte grec ne fait pas partie des textes à charger dans les JTextArea, n'apparaît qu'en popup (avec le mot et son contexte). Or le texte grec est plus susceptible d'être modifiable que le texte français (les pertes et conjectures sont nettement plus importantes). Nous sommes partie de l'idée que le texte est un ensemble de données pour l'instant non modifiable en soi. La liberté laissée par l'interface de ce point de vue est donc très réduite mais peut être remise en question.

Pour le paratexte, la méthode employée est simple : nous avons la possibilité d'enregistrer manuellement les modifications balisées au fur et à mesure de la construction d'un paratexte critique dynamique (note, hyperlien, vidéo, image etc.). En l'état actuel l'utilisateur peut modifier autant qu'il le souhaite toutes les données paratextuelles. Cependant, nous entendons, en fonction de l'utilisation qui en sera faite, réduire le champ des possibilités, pour deux raisons. D'abord, il s'agit en l'état d'un travail personnel de recherche : nos remarques de travail doivent être conservées. D'autre part, seul l'administrateur doit pouvoir donner son aval, sinon pour ajouter, du moins pour retrancher les données et cumuler les possibilités d'élargissement philologique. Nous prévoyons de distinguer visuellement les données sources du paratexte et celles que l'utilisateur jugera bon d'ajouter. Le « livre augmentable » permet la mise en relation immédiate de données de tout format, et un affinement contrôlé de sa base de données.

L'interface doit en revanche offrir le maximum de possibilités de modifications graphiques. La comparaison simultanée de nombreux textes donne lieu, sans modification, à la représentation de résultats ininterprétables, puisqu'il y a trop d'informations à prendre en compte. Nous attribuons des couleurs par défaut aux phénomènes que nous voulons répertorier : si nous prenons tous ces phénomènes d'un bloc, le résultat n'est pas satisfaisant car trop de couleurs se superposent. L'utilisateur a donc la liberté de jauger les couleurs correspondantes aux phénomènes littéraires identifiés, définissant ce qui est visuellement acceptable. Sont modifiables tous les paramètres qui tiennent à la présentation des données, hormis le positionnement géographique des éléments dans la fenêtre. Demander au programme de répertorier tel phénomène ou tel autre est bien entendu modifiable. L'utilisateur peut donc choisir de demander au programme de ne répertorier que les structures annulaires (pour Homère, des schèmes stylistiques, structures en cercle encadrantes). En revanche, il est plus problématique de laisser à l'utilisateur la possibilité de déterminer à partir et jusqu'à combien de mots on peut parler d'une variante, d'une modification, d'une suppression, etc. La conception de l'interface pose la question de la liberté d'analyse critique de son utilisateur et de son droit à modifier des paramètres qui vont au-delà de la représentation graphique, mais qui touchent à la puissance d'analyse de la machine. Le livre papier ne prend pas de risque : il est possible de le raturer, d'ajouter, mais pas d'ôter la marque du critique, puisque c'est lui qui a définitivement répertorié les segments de texte qu'il analyse. Le livre augmentable propose non seulement l'ajout ou la suppression, mais aussi la modification des limitations de ce qui est analysé et des conditions de sa sélection. C'est donc une pratique nouvelle de l'exercice critique.

4. De la Pensée de l'Interface au Progrès Philologique

Nous avons pu constater que l'algorithme d'analyse ne fait pas tout, en particulier pour l'utilisateur lambda. Si le paramétrage de l'algorithme et de l'interface est fondé philologiquement, le programme peut permettre d'appuyer numériquement des assertions jusque là soumises à l'approbation du bon sens ou de l'expérience mémorielle : s'il était possible de pressentir l'utilisation plus fréquente de tournures archaïques chez Leconte de Lisle que chez l'abbé Julien, il s'agit maintenant d'une opération beaucoup moins fastidieuse et qui permet d'obtenir des résultats fiables et quantifiables. L'interface du livre augmentable permet donc d'assurer statistiquement, et par suite visuellement, des résultats jusque là pressentis. Mais, puisque l'on prétend se fonder sur des données objectives et statistiques, l'erreur est moins permise. Le « livre augmentable » ne doit pas si facilement se targuer d'un gage scientifique, puisqu'il se base exactement sur les mêmes présupposés philologiques que son homologue papier. Il permet seulement, sur une base paramétrée donnée, d'évaluer au plus juste la validité d'une hypothèse.

Il en découle que les résultats obtenus après analyse par l'algorithme ne sont pas forcément ceux que nous attendions. Par exemple nous avons pu jauger le degré de littérarité de la traduction de différents auteurs en fonction des différents chants, et nous avons pu constater visuellement par exemple que la traduction d'Anne Dacier pouvait être bien plus infidèle au texte grec que ses contemporains, en particulier pour édulcorer certains passages trop crus (comme les détails anatomiques) ou expliquer à ses lecteurs ce dont il s'agit (comme des phénomènes météorologiques ou naturels). Les résultats que nous attendons seront à terme plus précis et moins idéologiquement conditionnés que ceux que l'on pourrait obtenir par un relevé manuel, fastidieux et probablement fautif. Ces résultats doivent être rendus visibles à l'écran par l'interface. S'ensuit que puisque ces résultats peuvent parfois différer des présupposés de base, l'interface doit être suffisamment souple pour rendre compte de résultats auxquels on ne s'attendait pas.

Ainsi, plus une interface est souple et propre à s'adapter à l'objet qu'elle propose d'analyser, plus les potentialités d'enrichissement de l'objet d'étude sont grandes. La circonscription de l'analyse régulée par un cadre théorique philologique doit être présente, pas toujours définitive, et sa manifestation à l'écran doit pouvoir rendre compte de la manière la

plus pertinente possible des résultats bruts rendus accessibles à l'utilisateur. Une conception réfléchie de l'interface pour l'utilisateur ouvre la possibilité d'un emploi plus large du programme. Si le programme se restreint pour l'instant à l'usage universitaire spécialisé, il s'agit d'un prototype susceptible d'aller dans le sens de l'évolution de la pratique de la lecture en général.

5. Conclusion

L'interface est le gage d'un mode de pensée du texte, et donc de l'analyse philologique. Penser l'interface, c'est penser le mode de lecture : c'est le premier pas de l'analyse critique des textes. La conception de l'interface est indissociable de la pensée du corpus traité. Nous avons vu que la masse textuelle à traiter est la première condition de ce paramétrage, et qu'une analyse précise des textes analysés dépend en grande partie des libertés données à l'utilisateur du programme. La conception de l'interface doit prendre en compte son contenu, sa forme et son utilisateur. Enfin, elle doit pouvoir s'adapter : la souplesse de l'interface est le garant de la souplesse de l'analyse philologique. Plus encore que la publication papier, où la lecture s'arrête lorsque la page se termine, la création d'un « livre augmentable » est une prise de risque.

C'est le risque de remettre en cause des présupposés acquis : les résultats obtenus ne sont pas toujours ceux qu'on attend. C'est le risque de s'aliéner nombre de fidèles à la précision sans faille de la génétique textuelle. C'est aussi le risque que la mobilité porte en soi : elle doit s'entretenir. Nous ne pouvons faire fi de l'évolution du langage dans lequel le programme est développé. D'autre part, le « livre augmentable » porte la vitalité du ou des texte(s) : l'enrichissement de son contenu, même mesuré, reste un idéal de sa conception. C'est le risque aussi que sous des dehors d'objectivité scientifique nous ayons la tentation d'oublier que les prédicats sur lesquels il se fonde sont d'abord théoriques, et donc contestables.

C'est enfin le risque qu'implique le progrès : être à l'origine d'un mouvement dont on ne maîtrise pas les conséquences. Le changement du mode de lecture n'est pas une nécessité, c'est un fait. A jauger le danger que pourraient encourir les traductions d'Homère en se refusant à un renouvèlement des pratiques philologiques, celui de l'oubli ou du retranchement, nous prenons le parti du progrès.

6. Bibliographie

Anis, J.: Texte et ordinateur: l'écriture réinventée? De Boeck Supérieur (1998)

Baecker, R.M.: Readings in Human-Computer Interaction: Toward the Year 2000. Morgan Kaufmann (1995)

Barrier, G.: Internet, clefs pour la lisibilité: se former aux nouvelles exigences de l'hypermédia. Esf Editeur (2000)

Booth, P.A.: An Introduction to Human-computer Interaction. Psychology Press (1989)

Delany, P., Landow, G.P.: Hypermedia and Literary Studies. MIT Press (1994)

Motti, L.G., Vigouroux, N., Gorce, P.: Interaction Techniques for Older Adults Using Touchscreen Devices: A Literature Review. Proceedings of the 25ième Conférence Francophone on L'Interaction Homme-Machine. pp. 125:125–125:134. ACM, New York, NY, USA (2013)

Saleh, I., Massou, L., Leleu-Merviel, S., Bouhai, N., Morelli, P.: Hypermédias et pratiques numériques: Actes de H2PTM'11. Presented at the (2011)

Siemens, R., Schreibman, S.: A Companion to Digital Literary Studies. John Wiley & Sons (2013)

Vacherand-Revel, J.: Interaction cognitive et interface graphique: le cas de la conception/réalisation de logiciels multimédias de formation. (1992)

Weissberg, J.-L., Barboza, P.: L'image actée - Scénarisations numériques. Editions L'Harmattan (2006)